Bibliothèque
des
HISTOIRES

Essais d'ego-histoire

MAURICE AGULHON,
PIERRE CHAUNU, GEORGES DUBY,
RAOUL GIRARDET, JACQUES LE GOFF,
MICHELLE PERROT, RENÉ RÉMOND

réunis et présentés par

PIERRE NORA

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1987.*

PRÉSENTATION

Voici, dans la Bibliothèque des Histoires, un livre qui ne ressemble pas aux autres. Ce n'est pas la mise en forme d'une enquête, mais une tentative de laboratoire : des historiens cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes. Ce sont des documents, à traiter comme tels par des historiens futurs, mais des documents au second degré; non ceux que les historiens utilisent en général, mais ceux que, pour une fois, ils ont accepté de produire sur eux-mêmes. Ces essais peuvent et doivent se lire comme ils ont été écrits, indépendamment les uns des autres. Mais leur écriture, qui a répondu à une commande pressante, et leur rassemblement voudraient surtout contribuer à l'élaboration d'un genre : l'ego-histoire. Un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique.

Il naît au croisement de deux grands mouvements : d'une part l'ébranlement des repères classiques de l'objectivité historique, d'autre part l'investissement du présent par le regard historien.

Toute une tradition scientifique a poussé les historiens, depuis un siècle, à s'effacer devant leur travail, à dissimuler leur personnalité derrière leur savoir, à se barricader derrière leurs fiches, à se fuir eux-mêmes dans une autre époque, à ne s'exprimer qu'à travers les autres; quitte à s'autoriser, en dédicace de la thèse, en préface à l'essai, une furtive confidence. Les acquis de l'historiographie ont mis en évidence depuis une vingtaine d'années les faux-semblants de cette impersonnalité et le caractère précaire de sa garantie. Aussi l'historien d'aujourd'hui est-il

prêt, à la différence de ses prédécesseurs, à avouer le lien étroit, intime et tout personnel qu'il entretient avec son travail. Nul n'ignore plus qu'un intérêt avoué et élucidé offre un abri plus sûr que de vaines protestations d'objectivité. L'obstacle se retourne en avantage. Le dévoilement et l'analyse de l'investissement existentiel, au lieu d'éloigner d'une investigation sereine, deviennent l'instrument et le levier de la compréhension.

Le même corps de traditions alimentait une solide méfiance à l'égard d'une histoire contemporaine jugée trop proche pour bénéficier d'un traitement positif. La conquête de son propre siècle et du présent même par l'historien a constitué l'une des avancées de la discipline au cours des dernières décennies. Elle a montré que les obstacles réputés rédhibitoires étaient surmontables et qu'une intelligence historique du présent était non seulement possible, mais nécessaire. Comment, au fil de ce recul critique à l'égard du plus immédiat, chacun ne serait-il pas amené à se regarder lui-même en objet d'enquête, et l'historien en tout premier lieu, doublement interpellé ?

Ce constat nous a conduit à proposer à une série d'historiens de tenter cette expérience dont on sent la virtualité dans l'air[1]*. Il les fallait assurément connus du public par leurs œuvres, dans des registres assez variés pour assurer la représentativité de la discipline, et ne s'étant pas déjà livrés pour leur compte à des tentatives du même ordre. Beaucoup se sont récusés pour des motifs personnels, sans jamais nier l'intérêt méthodologique de la proposition. Je n'en suis que plus reconnaissant à Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jac-*

1. Le prototype est fourni par Philippe ARIÈS, *Un historien du dimanche*, Paris, Éd. du Seuil, 1980, ouvrage dont l'idée revient à Michel WINOCK, qui avait lui-même raconté deux années pour lui décisives dans *La République se meurt*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, rééd. Paris, Gallimard, Folio-histoire, 1985. Il a été suivi par Emmanuel LE ROY LADURIE, avec *Paris-Montpellier, P.C.-P.S.U., 1945-1963*, Paris, Gallimard, coll. «Témoins», 1982.

Le genre se retrouve amorcé, ici et là. On citera en particulier Pierre GOUBERT, «Naissance d'un historien : hasards et racines», en préface à *La France d'Ancien Régime*, Mélanges Pierre Goubert, Privat, 1984, ainsi que «L'image dans le tapis», introduction autobiographique très proche de l'ego-histoire qu'a donnée Mona OZOUF à *L'École de la France*, Paris, Gallimard, 1984 ; ou, dans des registres totalement opposés, Ernest LABROUSSE, «Entretiens avec Christophe Charle», *Actes de la recherche en sciences sociales*, avril-juin 1980, n° 32-33 et les *Entretiens* de Georges DUMÉZIL avec Didier Éribon, Paris, Gallimard, Folio-essais, 1987, ainsi que les Mémoires d'Alain BESANÇON, *Une génération*, Paris, Julliard, 1987.

ques Le Goff, Michelle Perrot et René Rémond d'avoir sauté le pas, parfaitement conscients de la démarche et des risques de l'entreprise. Si quelque voix mal inspirée s'étonnait tout à coup de cet exhibitionnisme, le reproche ne s'adresserait qu'à celui qui les y a poussés, d'un mouvement de curiosité tout personnel et désintéressé, et qui a indiqué les règles du jeu.

Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres. D'expliciter, en historien, le lien entre l'histoire qu'on a faite et l'histoire qui vous a fait.

Au lecteur d'apprécier ce que le résultat apporte de renouvellement aux genres éprouvés de la mémoire personnelle et d'approfondissement dans l'intelligence du temps.

PIERRE NORA.

MAURICE AGULHON

Vu des coulisses

On peut savoir, au début d'une carrière consacrée à l'histoire, qu'on « fera de l'histoire », mais il est exceptionnel que l'on sache à l'avance *quelle* histoire on fera.

Je me souviens pourtant que, le lendemain de notre succès à l'agrégation, un camarade me dit, sur un ton assuré qui m'intimida : « Je ferai une thèse — et sur quoi ? — sur les conséquences économiques des guerres de Religions dans la région où je serai nommé »... (J'ajoute tout de suite que cet ami fit bien une thèse, mais point celle-là.)

Sur le moment je fus frappé par la lucidité que comportait cette présentation des choses, dans laquelle je n'ai jamais su si l'humour était ou non volontaire. Un jeune professeur peut bien choisir en effet un thème de travail, mais le champ d'application géographique dépendra d'une force qui le dépasse : le ministre de l'Éducation nationale. Après tout, j'aurais pu dire moi aussi, si j'avais eu cet art de la formule, « je ferai une thèse sur l'importance de la révolution de 1848 dans la région où je serai nommé ». Ce que j'ai fait, à peu près.

Car je voulais faire de l'histoire contemporaine, et même, si possible, « très contemporaine ». Par rapport à l'histoire, il y a en effet deux grandes options. Ou bien l'on cherche le dépaysement, le passé dans ce qu'il a de spécifique, et le meilleur passé est alors le plus lointain, ou bien l'on cherche dans l'histoire une autre façon de s'intéresser à l'actuel, par exemple en réfléchissant sur les origines immédiates des problèmes qui vous

passionnent. Tel était mon cas, notamment parce que j'étais communiste.

Origine, famille, éducation.

Ici, puisqu'il faut repérer des « racines » plus profondes, le moment est venu de chercher ce qui avait pu m'amener à étudier l'histoire et à connaître un temps la séduction du communisme. Tout vient de l'enfance, bien sûr ! Mes parents, nés en 1899 et 1901, étaient un couple d'instituteurs de l'enseignement public ; très attachés à leur métier, ils étaient solidement « laïques » et votaient à gauche, mais sans faire de politique active. Ils étaient *grosso modo* de la mouvance socialiste, mais le principe auquel ils étaient le plus attachés était le pacifisme. Cette dernière exigence avait chez eux un support à la fois humanitaire et religieux : mes parents étaient protestants et avaient la foi, mon père par tradition ancestrale (ses parents étaient nés dans le sud de la Lozère, autrement dit dans les Cévennes huguenotes), ma mère par conversion personnelle (ma famille maternelle, enracinée à Villeneuve-lès-Avignon, était de religion catholique, dévote chez la grand-mère, tiède chez le grand-père, épicier en gros et radical).

De l'âge de trois ans à celui de dix ans, dans une école de village à Pujaut (Gard), j'ai été leur élève en même temps que leur enfant. Situation incommode ! Je n'ai pas vraiment partagé la vie et les jeux des petits paysans du lieu. Pourquoi ? À cinquante années de distance il m'est toujours aussi difficile de savoir si ce retrait venait d'une timidité qui m'aurait été « naturelle » ou bien d'une tendance au repli familial dont mes parents auraient été responsables. Car ce repli était réel. Mes parents étaient profondément bons, de cœur, et profondément démocrates, de conviction ; mais le sentiment qu'ils avaient de leur mission était si élevé qu'il produisait un certain élitisme, une sorte d'isolement fier ; comme j'étais le « fils du maître » (d'école), ils ne me poussaient pas vraiment à me mêler aux jeux de rues et aux gamineries, d'une grossièreté pourtant bien ano-

dine, de mes petits camarades[1], ils m'auraient plutôt retenu d'y aller ; et je n'y étais pas assez « naturellement » incité pour engager sur cet enjeu une sorte de contestation familiale. Je n'ai donc pas vraiment vécu *dans* un village, mais plutôt dans une école, foyer quelque peu insulaire au milieu du pays. Ce n'est donc pas de là qu'est venue la partie « ruraliste » de ma spécialisation d'historien. J'ai, certes, connu un état des campagnes qui paraît aujourd'hui lointain et pittoresque, les tracteurs n'y avaient pas encore remplacé les chevaux. Mais j'ai été témoin de cette vie rustique sans en être vraiment imprégné. Je ne retrouve en moi pour elle ni répulsion ni nostalgie.

D'autre part, être le « fils du maître » impliquait que je donne l'exemple de l'excellence scolaire. Là encore j'en avais le penchant naturel, mais une exigence paternelle explicite et constante s'y ajoutait. Cette vocation de bon élève s'est naturellement prolongée au lycée d'Avignon, le lycée Frédéric-Mistral[2] où je suis entré en sixième, l'année du Front populaire, n'ayant pas encore atteint mes dix ans.

Mon père avait des idées personnelles sur la société : il pensait que, quand on a la chance d'avoir un capital dans sa famille, on le garde ; loin de pousser les fils de paysans ou d'artisans aux études prolongées, il les encourageait fermement à continuer le travail de leur père ; l'ascension par les examens, c'était bon pour ceux, comme moi, qui ne trouveraient rien dans leur héritage, sinon un « capital culturel » (mon père n'employait pas ce terme, bien sûr, mais telle était bien l'idée). Cependant, il n'aurait pas voulu que je devienne instituteur. De son métier il avait en effet une idée à la fois très haute et très triste : ce métier magnifique, merveilleusement utile, et composé d'hommes et de femmes d'élite — telle était l'image qu'il en avait —, n'était pas assez payé ni considéré. L'instituteur pour lui était à la fois un apôtre et une dupe. Mes parents ont été à coup sûr

1. Ma mémoire y a enregistré passivement des choses dont l'intérêt ne m'apparaît qu'aujourd'hui : par exemple que mes petits camarades parlaient un français impeccable... et châtré, leur vocabulaire obscène (sexuel ou scatologique) ignorant les termes français et ne sachant user que de mots occitans.

2. C'est le seul des innombrables « lycées Mistral » du Midi qui mérite ce nom, puisque le grand poète y fut effectivement collégien de 1840 à 1846.

très heureux que j'aie les moyens d'aller plus haut qu'eux-mêmes. Je devrais dire ici « que nous ayons »... car ils pensaient la même chose pour ma sœur, qui devait elle aussi devenir professeur. L'évocation de ma jeune sœur me fournit ici l'occasion de compléter d'un mot le portrait idéologique de mes parents en ajoutant qu'un autre de leurs principes était précisément celui de l'égalité des droits des hommes et des femmes. Leur morale sexuelle était aussi traditionnelle et puritaine que possible, sauf sur un point : à la différence du Français moyen, ils jugeaient immorale la discrimination entre les sexes. Dans la pratique, de leur part, l'exigence d'égalité n'aboutissait donc pas à donner aux filles le peu de « permissivité » dont jouissaient les garçons, mais à exiger des garçons la même rigueur morale que le Français ordinaire exigeait seulement des filles. À cela près, leur féminisme était aussi révolutionnaire que leur pacifisme ; par ces deux aspects de non-conformisme, ils étaient des puritains sans être des « bien-pensants ».

Cette capacité (huguenote, si l'on veut) d'être isolé et d'être à contre-courant a pu m'être pénible en quelques circonstances qu'il serait trop long de raconter ici. À distance, je me demande si je n'en ai pas été influencé : j'aurais peut-être plus tard fait moins aisément le saut dans les engagements militants extrémistes (P.C. en 1946, anticolonialisme subversif autour de 1960, « mouvement » de mai 68) si mes parents m'avaient conditionné à distinguer « ce qui se fait » de « ce qui ne se fait pas ». Or, ils ne l'ont pas fait, et c'est en somme à leur honneur. Mais j'anticipe... Je reviens à mon lycée. Je devais donc y faire de bonnes études et réussir par les études.

L'éventail était large et il faut bien dire ici que les déterminismes m'échappent. Pourquoi ai-je été plutôt attiré par l'histoire que par d'autres études ?

Je sais seulement que mes parents n'y sont pour rien, et je ne vois pas d'autres raisons que les mystérieuses aptitudes ou tournures d'esprit qu'il est assez difficile d'analyser sur soi-même.

Si j'ai peu à peu dégagé en moi une image de lycéen tourné vers l'histoire, pour avoir réussi un peu mieux qu'ailleurs dans cette discipline, mes parents ont vu cela sans enthousiasme particulier. Ils n'aimaient pas l'histoire, j'en suis certain. J'ai

entendu ma mère déclarer un jour que le métier merveilleux (quoique épuisant) d'institutrice en école maternelle avait du moins comme avantage celui de ne pas comporter d'enseignement historique. Pour elle, en effet, l'histoire ne pouvait être autre chose que la Patrie, la violence et la guerre, choses détestables (même la Patrie, à la limite). Mon père, lui, a toujours dû enseigner l'histoire comme la géographie, le calcul ou l'orthographe, sérieusement et honnêtement, selon les programmes prévus. Je garde cependant le souvenir lointain (du temps où j'étais son élève) d'une leçon sur les guerres de Louis XIV d'où émergeait surtout le saccage abominable du Palatinat ordonné par Louvois. Si j'ai un souvenir spécial de cet épisode, c'est sans doute qu'il avait dû quelque peu y insister. C'était peut-être un mot d'ordre des instituteurs pacifistes que d'injecter par là un peu de contrepoison au nationalisme implicite de la vulgate d'histoire nationale : les atrocités commises dans les guerres ne sont pas toutes d'origine étrangère... J'ignore par quels canaux cette timide résistance se diffusait jusqu'aux instituteurs de village. Je ne l'ai jamais demandé à mon père, à tort sans doute — mais nous nous parlions peu...

Ce qui est sûr c'est que mon père, comme ma mère, identifiait l'histoire, pour l'essentiel, à l'histoire nationale, politique et « événementielle ». L'idée qu'il peut exister une autre histoire n'était absolument pas présente dans leur culture.

Je n'ai d'ailleurs pas davantage rencontré cette idée au lycée d'Avignon ; le meilleur des professeurs d'histoire et géographie que j'y ai connus, M. Duffaut, en classe de première (année 1941-1942), était un pédagogue remarquable mais très classique. Sur la Révolution française, ses idées, que j'ai pu par la suite identifier comme issues de Mathiez, ne pouvaient que renforcer en moi le conditionnement laïque et socialisant venu du milieu familial. Mais c'était encore de l'ordre du politique. C'est seulement un peu plus tard, en hypokhâgne et khâgne au lycée du Parc, à Lyon (de 1943 à 1946), que j'ai entendu prononcer pour la première fois, par l'admirable maître qu'était Joseph Hours, les mots d'*Annales*, de Marc Bloch, de prix des grains, de « non-événementiel »... Joseph Hours avait d'ailleurs non seulement lu Marc Bloch mais milité à ses côtés dans la Résis-

tance [1]. J'ai inscrit ailleurs ce que je dois à Joseph Hours... en dédiant mon dernier ouvrage à sa mémoire [2]. Il a consolidé, confirmé, fixé en moi une orientation vers l'histoire qui n'était encore, en khâgne, qu'à l'état virtuel. Il nous a donné le respect de la Résistance, à laquelle il participait (catholique, il fut dans la clandestinité l'un des fondateurs du M.R.L., devenu ensuite le M.R.P., forme moderne de la démocratie chrétienne). Parlant facilement de politique, à mots couverts dans l'année 1943-1944, franchement en 1944-1945 et 1945-1946, il nous en a donné le goût et le respect ; non pas qu'il nous endoctrinât (aussi bien, je ne suis pas devenu M.R.P...) ; non pas qu'il se comportât en partisan ou transformât, comme on dit, « la chaire en tribune » ; il était, il me semble, irréprochable. Mais hors de la classe il nous parlait de politique avec naturel, et, en classe, il pratiquait volontiers le rapprochement entre tel fait général de l'actualité et tel fait historique du programme. Le rapprochement n'était que pédagogique, mais il tendait à établir l'idée que l'histoire est en somme la politique d'hier, et « la politique » l'histoire de demain. Donc, que la politique est chose sérieuse. À cet égard je crois que son influence était, plus encore qu'il ne le sentait et ne l'aurait voulu, profondément favorable à la gauche. N'est-ce pas en effet la gauche qui prend au sérieux la politique au point de vouloir qu'elle soit une chose morale, une chose de « principe » ? et n'est-ce pas au contraire un trait fort répandu à droite que de considérer la politique comme une sorte de maladie honteuse, ou de mal nécessaire ? — mais je sens bien que cela est trop vite dit : il faudra revenir un jour là-dessus.

« Le père Hours » (nous ne l'appelions pas autrement, sans doute parce qu'une grosse moustache à la façon du poilu de 1914 vieillissait son visage, ou parce qu'il était facilement sentencieux) était un démocrate chrétien du temps où cela voulait clairement signifier l'ancrage du catholicisme dans les institutions et dans la culture démocratiques ; aussi bien se disait-il

1. Voir notamment Fernand RUDE, *La Libération de Lyon*, Paris, Hachette, 1974.
2. *Marianne au combat (l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880)*, Paris, Flammarion, 1979.

« républicain ». Je n'ignore pas qu'à la fin de sa vie il a évolué (ou semblé évoluer) puisqu'il a pris position contre la décolonisation. On voit bien sa logique, d'ailleurs, qui fut celle d'autres républicains, y compris de républicains laïques : la décolonisation lui paraissait rendre inévitable l'abandon de l'outre-mer à des cultures ou à des valeurs qui seraient moins humaines que celles de l'Europe libérale... Ainsi acheva-t-il sa carrière comme collaborateur de la presse d'extrême-droite luttant pour l'Algérie française. Je sais tout cela, mais ces questions ne se posaient pas — sinon de façon très marginale et à peine perceptible — en 1943-1946, et l'homme que mes camarades de lycée et moi avons connu était bien tel que je l'ai évoqué.

J'ai dit qu'il nous a appris de l'histoire, tant les questions classiques figurant au programme que l'aperçu — si rapide qu'il fût — de quelques thèmes neufs, et je maintiens qu'il nous a suggéré par son exemple qu'on pouvait parler de l'histoire en termes généraux, y voir des continuités, des traditions, des modèles, des cultures. Tout bien pesé, je crois qu'il est l'historien qui a le plus influencé en profondeur l'histoire que je fais aujourd'hui.

Il faut le dire d'autant plus nettement qu'il n'y a guère de preuve, à ce genre de choses, que le témoignage des disciples. Comme la plupart des professeurs de khâgne de son époque, Joseph Hours a assez peu écrit et publié[1]. C'est une abnégation méritoire que le métier de pédagogue, à ce niveau : on a des idées, et, au lieu d'en tirer parti sous son propre nom, on les lance devant une classe d'auditeurs doués dont certains peut-être s'en saisiront pour les faire pousser dans leur propre jardin.

Joseph Hours, au lycée du Parc, m'a préparé à entrer à l'École normale de la rue d'Ulm, de concert avec le philosophe Jean Lacroix (le « personnaliste », ami d'Emmanuel Mounier et d'Henri Marrou, chroniqueur philosophique au *Monde*) et les littéraires Louis Faucon, Jean Pillard et Victor-Henri Debidour.

1. Joseph HOURS est l'auteur de quelques articles sur la doctrine démocrate chrétienne (le principal inclus dans le recueil collectif *Libéralisme, traditionnalisme, décentralisation*, cahier n° 31 de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, Armand Colin, 1952), et de trois ouvrages à caractère d'essai et de synthèse : *Œuvre et pensée du peuple français*, Paris, Bloud et Gay, 1945 ; *Petite Histoire du mouvement ouvrier*, Paris, Éditions ouvrières, 1948, et *Valeur de l'histoire*, Paris, P.U.F., 1954.

Rien de plus classique qu'un tel aboutissement, qui va de grands-parents gens du peuple et de parents instituteurs à un métier de haut fonctionnaire et de haute intellectualité, par où l'on approche du seuil des classes dirigeantes. C'était l'ascension sociale typique de la IIIe République, mesurée et « méritocratique ». Certains en parlent toujours avec faveur, d'autres y verraient plutôt la soupape de sûreté d'un système de « reproduction » sociale foncièrement conservateur. J'avoue que je me sens plus près des premiers que des seconds, mais ce n'est pas le lieu d'en discuter ici [1].

Pour les « brillants sujets » d'origine populaire qui arrivaient jusqu'au sommet, la rue d'Ulm, les années d'École devaient parachever l'ascension et permettre de franchir, et non pas seulement d'approcher, le seuil (des classes dirigeantes) que je viens de mentionner. À l'École, en effet, par la fréquentation de la vie artistique parisienne, le fort en thème issu des lycées de province peut acquérir ce qui souvent lui manque (la culture théâtrale et musicale, la sensibilité artistique, etc.); et, par la fréquentation de ses maîtres, et plus encore par celle de ses camarades de promotion issus de milieux bourgeois parisiens, le rustaud d'ascendance plébéienne peut faire son éducation sociale (« sociale » au sens de « mondaine ») et nouer les relations sans lesquelles aucun talent ne donne vraiment toute sa mesure. Les cours pris par surcroît à Sciences Po font le reste. Tel est le schéma théorique, et telles furent, en fait, bien des biographies.

Je suis de ceux qui ont manqué cette dernière série d'apprentissages, ou — si l'on veut — la dernière marche de l'escalier. Cela tient en partie au fait que, par lui-même, ce système d'intégration sociale par la rue d'Ulm ne fonctionnait plus dans notre après-guerre aussi pleinement qu'il l'avait fait avant 1940 — historiens et sociologues nous en diront un jour les raisons. Mais cela vient aussi, dans mon cas, et dans quelques autres, du fait que nous avons délibérément négligé ce qui restait de ces virtualités d'acculturation raffinée et d'embourgeoisement. Je suis de ceux qui ont exploité l'École normale comme un lieu

6. Je me suis expliqué sur ce point dans « Cent ans d'école primaire [...] Un bilan critique », *Les Cahiers rationalistes*, n° 371, septembre-octobre 1981.

ESSAIS D'EGO-HISTOIRE

Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques Le Goff, Michelle Perrot, René Rémond

Voici, dans la Bibliothèque des Histoires, un livre qui ne ressemble pas aux autres. Ce n'est pas la mise en forme d'une enquête, mais une tentative de laboratoire : des historiens cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes.

Ces essais peuvent et doivent se lire comme ils ont été écrits, indépendamment les uns des autres. Mais leur écriture, qui a répondu à une commande pressante, et leur rassemblement voudraient surtout contribuer à l'élaboration d'un genre : l'ego-histoire. Un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique.

Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres. D'expliciter, en historien, le lien entre l'histoire qu'on a faite et l'histoire qui vous a fait.

Au lecteur d'apprécier ce que le résultat apporte de renouvellement aux genres éprouvés de la mémoire personnelle et d'approfondissement dans l'intelligence du temps.

Pierre Nora

9 782070 711727 87-XI A 71172 ISBN 2-07-071172-2 125 FF tc